

## LES LANGAGES D'EXTRÊME-DROITE

**Pour étudier à la façon des linguistes les modes d'expression écrite et orale des hommes politiques, il faut abandonner l'explication de texte traditionnelle**, celle qui dégage de la gangue des mots les idéologies, les programmes et les stratégies, et se concentrer précisément sur ces mots-mêmes et leur divers assemblages en figures, en phrases et en discours.

Comme l'écrivait il y a une quinzaine d'années Antoine PROST, qui était parmi les historiens un des précurseurs sur cette voie : "*Pour savoir ce qu'un texte veut dire, il suffit de le lire attentivement. Le détour par la linguistique n'a de sens que si l'on cherche tout ce qu'un texte révèle*" - ajoutons : révèle éventuellement malgré son auteur.

Quelques années plus tard la linguiste Simone BONNAFOUS citait cette phrase et la commentait ainsi : "*Les contenus propositionnels, les assertions et les argumentations déclarées, cela, l'historien l'atteint tout seul ... il n'a nullement besoin du linguiste. Ce que l'analyse du discours peut apporter en revanche à l'historien, c'est l'arrêt sur les formes du discours et la considération de leurs effets*".

Notons qu'il ne s'agit dans ce programme que d'une discipline particulière, l'analyse du discours. Mais il en est bien d'autres, de la collecte artisanale des mots significatifs à la lexicologie statistique, à l'analyse grammaticale, etc. Autant d'acteurs-auteurs de l'extrême-droite, autant de méthodes différentes pour les étudier - sans parler de ceux qui comme Hitler et ses comparses ont été disséqués avec plusieurs instruments différents. Les remarques qui suivent vont donc prendre la forme d'un catalogue plutôt que d'une vision d'ensemble.

### **Le style de l'Action Française**

Avant de devenir le révisionniste que l'on sait, Ernst NOLTE avait traité dans un gros ouvrage du "***Fascisme dans son époque***", avec une première partie sur l'Action française. On peut discuter cette intégration de l'AF à l'ensemble des mouvements fascistes, mais il faut au moins retenir les pages consacrées au "style" de ses dirigeants.

**Le style**, expliquait NOLTE, **c'est l'élément le plus visible d'un phénomène politique** ; celui-ci peut bien avec les années changer de têtes, de stratégies ou même d'idées, mais il doit sous peine de ne plus être reconnu garder la même manière de s'exprimer : c'est son "*passé vivant*". Et de fait la prose des rédacteurs du journal se laisse tout de suite identifier. MAURRAS, le chef de file, oubliait fréquemment sa position de théoricien et d'académicien pour "*ouvrir des abîmes*" (NOLTE) et tomber dans les insultes les plus basses vis-à-vis de ses adversaires et de ses anciens amis, les traitant couramment de bandits ou de mouchards. Il était encore dépassé dans cet exercice par son disciple Léon DAUDET, qui a fourni à des générations de polémistes un stock d'injures tantôt comiques, ou du moins supposées telles (et nous voyons ici apparaître le calembour, qui viole les règles de la politesse minimum en politique), tantôt délibérément humiliantes (comme les allusions aux faiblesses physiques de l'adversaire), entremêlées d'appels au meurtre. Le Maître lui-même ne se félicitait-il pas sur un ton patelin des brutalités pratiquées par les "*Camelots du Roi*", ses disciples, en les qualifiant d'habile et judicieuse combinaison du cerveau et du poing ?

## Lexicologie pétainiste

D'un corpus d'une quarantaine de textes, messages du maréchal Pétain et publications de son entourage entre 1940 et 1942, **Gérard MILLER a tiré** quelques interprétations psychanalytiques que nous laisserons de côté, et **des conclusions plus convaincantes sur le langage de Vichy. Avant même les mots il évoque la voix** : voix cassée par l'âge, qui différenciait l'orateur de tous les dictateurs de l'époque ; voix "intemporelle" (MAURIAC), surgissant du passé, qui interpellait les vivants et leur reprochait leurs faiblesses ; grosse voix, enfin, lorsque tout se fissurait.

**La rhétorique était délibérément austère** : pas de grandiloquence, des maximes brèves. **Les thèmes, et les termes** qui en rendaient compte, présentaient **une forte cohérence** : la France était tour à tour présentée comme le Pays souffrant, comme l'Etat, domaine supérieur du Chef, comme la Nation, menacée par la lutte des classes, comme la Patrie, refuge maternel.

**L'Histoire, recours permanent**, voyait se succéder un passé lointain, l'âge d'or, et un passé proche, la décadence, et dictait les obligations du présent, résumées par une dizaine de substantifs et de **verbes en "re-" ou en "ré-"**, du plus officiel, la "Révolution nationale" au plus symbolique, le "Retour à la terre". Ces textes auraient été presque exempts de toute connotation fascisante, si n'avaient surgi parfois des allusions aux "étrangers" - non pas les Allemands, mais les autres, implantés dans la société française et donc plus dangereux.

Gérard MILLER analyse ainsi "*l'énoncé raciste*" d'un article du *Temps* daté d'octobre 1940, qui opposait deux personnages fictifs, un "*naturalisé de fraîche date, célibataire, sans profession et sans racines*" et "*un père de dix enfants, attaché au sol et producteur utile*", pour demander enfin qu'on en finisse avec le système qui les mettait sur un pied d'égalité. L'innocence apparente des propos officiels cachait donc elle aussi bien des "abîmes".

La fascisation du langage s'est évidemment manifestée plus nettement chez les collaborateurs parisiens. Mais avant de les rencontrer il faut d'abord connaître leur modèle.

## La Langue du Troisième Reich

Hitler parlait mal : sa voix était rauque, son accent vulgaire, sa grammaire fautive, ses expressions alambiquées. Son style écrit n'était pas moins obscur. Comment alors expliquer ses succès comme orateur, sinon comme écrivain ? C'est la question à laquelle ont tenté de répondre nombre de spécialistes des sciences du langage. Relisons d'abord les notices que le professeur de littérature **Victor KLEMPERER**, pour se distraire des angoisses du ghetto, rédigeait chaque matin dans ses carnets de guerre sur la ***Lingua Tertii Imperii, la LTI*** - terme qu'il avait lui-même inventé, pastichant à la fois la grandiloquence des officiels et leur passion pour les sigles initiatiques. Il distinguait en effet deux types d'explication de la naissance et de la durée du Troisième Reich : une explication psychiatrique, selon laquelle Hitler, se présentant comme un Sauveur persécuté, aurait transmis ses fantasmes à un peuple allemand déjà détraqué par son histoire récente ; et une explication "philologique" (c'est-à-dire proprement celle d'un amateur, d'un amoureux de la langue), qui dénonçait dans la ***LTI*** **une langue étrangère et factice qui, comme une épidémie, ne cessait d'envahir la pure langue allemande, entraînant les hommes primitifs et transformant en animaux primitifs même ceux qui étaient capables de réfléchir un peu**.

Sans nier les impressions créées par les effets de mise en scène et de foules, **KLEMPERER insistait surtout sur l'impact des mots, et sur la dualité du vocabulaire officiel. D'un côté une pseudo-religion**, qui citait en toutes lettres ou bien en paraphrases facilement déchiffrables les Evangiles, Luther et les livrets mystiques des opéras de Wagner, qui faisait du "fanatisme" la plus haute des qualités du citoyen, et

intitulait son régime politique le "Troisième Reich", c'est-à-dire la société parfaite réunissant les élus à la fin des temps. **De l'autre , pour caractériser à la fois les ennemis et les instruments de leur destruction, des termes de biologie, d'élevage (les "têtes") , d'industrie ("à liquider"), une production massive de néologismes et de mots composés (30 à partir de *Rasse*, 16 à partir de son synonyme *Art* ), sans oublier, au niveau infra-verbal, l'abus des guillemets ironiques, les sigles par catalogues entiers, les graphismes archaisants et agressifs comme celui qui désignait les SS.** Et KLEMPERER de résumer ce mélange de pseudo-sublime et de grotesque par les deux noms de **Novalis** et de **Barnum**, les **deux pôles d'un univers mental imprégné de kitsch.**

Tout en admirant son courage et son flair, les "vrais" linguistes ont reproché à KLEMPERER de n'être qu'une sorte de collectionneur de mots-témoins, et se sont engagés eux-mêmes dans des recherches plus élaborées. La plus probante est peut-être l'analyse du discours hitlérien fournie un quart de siècle après lui par un autre historien de la littérature, britannique celui-là, J.-P. STERN, qui posait la question fondamentale du passage des mots aux actes chez le dictateur (celui qui dicte) et chez ses auditeurs. L'ouvrage entier se fondait encore une fois sur un dualisme, tantôt commentaire des valeurs traditionnelles affichées par le nazisme, telles que l'esprit de sacrifice, l'héroïsme, la fidélité, l'amour de la nature, tantôt description de ses méthodes innovantes, la propagande, le désordre organisé et finalement la destruction. Analysant certains des discours les plus importants de Hitler, il en décrivait d'abord "l'atmosphère orgiaque", puis le déroulement à peu près immuable : un long retour sur l'histoire du Parti, exemple d'épreuves et de résurrection ; un seul et bref élément d'information, l'annonce de quelque décision (d'ailleurs déjà prise et souvent déjà connue de tous) "*livrée toute empaquetée d'invectives*"; transitions naturelles vers un vaste catalogue de menaces prétendument dirigées contre le Führer lui-même et son peuple, vers la dénonciation des agents responsables et finalement vers un appel à la revanche. L'ensemble de ces textes, c'est-à-dire la propagande, peut être qualifié d'"**acte perlocutoire**" : "*c'est dans l'acte-même de dire que le vouloir prend corps ... L'auditoire est incité à jouer un rôle, et son jeu fait l'Histoire*". Certains trucs rhétoriques pouvaient y contribuer, comme les passages lyriques d'exaltation du messie souffrant, ou encore les questions répétées à la foule, qui appelaient une réponse en forme de rugissement. Mais la symbiose était plus profonde, comme l'avait vu NIETZSCHE : "**Tous les grands imposteurs présentent un phénomène remarquable : dans l'acte-même de la tromperie il leur arrive soudain de croire en eux-mêmes ; c'est cette foi qui parle à leur entourage et le soumet comme par miracle**".

## **Les fascistes français**

Dans sa thèse consacrée à trois hommes de gauche convertis au fascisme, DORIOT, DÉAT et BERGERY, Philippe BURRIN a dégagé les phases d'une "**fascination**" **progressive** qui avait abouti à une "fascisation" et s'était traduite par un durcissement du vocabulaire, ou plus exactement par une copie de plus en plus servile du vocabulaire entendu outre-Rhin. A la veille de la guerre DORIOT paraissait encore se contenter du discours de la droite réactionnaire, "pré-vichissoise" en quelque sorte, laissant à des compagnons plus violents comme Marion les références explicites au modèle nazi, l'exaltation de la race et du sang français, ou le lyrisme "de la force et de la joie". C'est avec l'occupation allemande et la surenchère entre les collaborationnistes parisiens dans leur polémique contre Vichy que se multiplièrent dans la bouche du Chef les métaphores biologiques, les appels au meurtre, en un mot le "fanatisme" revendiqué comme un idéal.

Chez son rival DÉAT le mimétisme est plus frappant encore : lui, le "totalitaire" opposé à un régime de Vichy "autoritaire", n'hésitait pas à combiner les références à une "renaissance spirituelle" avec un programme cynique "d'élevage sélectionné des petits Français" ; c'était reproduire le dualisme fondamental du langage nazi.

## **Le double langage des "nationaux"**

"*Le Front national n'est pas raciste, mais...*": Comment tenir en permanence cette position d'équilibristes, à mi-distance d'un antisémitisme (au sens large) ouvert qui serait condamné par les tribunaux et d'un conservatisme fade qui ne satisferait pas le besoin de violence de la clientèle visée ? Il faut rechercher d'abord la recette dans les écrits et les paroles, rarement spontanées, de J.-M. Le PEN, comme l'a fait à plusieurs reprises Pierre-André TAGUIEFF. On ne s'étonnera pas, après tout ce qui vient d'être passé en revue, de découvrir la liste de ses principales métaphores : métaphores sexuelles ou plus exactement de "genre", qui opposent la nature féminine à l'homme viril qui la travaille ; métaphores tirées du monde du travail, plus agraires d'ailleurs que techniques ; soldatiques ou soldatesques, bien sûr; enfin, darwinistes, pour l'exaltation des forts et contre "la promotion des handicapés" (sic). Bref, une combinaison de maurrassisme et de bio-matérialisme. Mais ce dernier aspect doit rester discret : dans ses réflexions sur l'immigration, il apparaît que le mot "races" lui-même est souvent remplacé par "peuples" ou "cultures", la dépréciation d'autrui par une fausse positivité qui n'en est que la copie inversée (la "préférence nationale"), et finalement le racisme inégalitaire camouflé sous les apparences de ce que TAGUIEFF appelle le racisme différentialiste. Après quoi, lâchant la bride à son tempérament ou bien voulant plaire aux gens peu subtils, le Chef s'adonnera à quelques plaisanteries vulgaires et calembours scandaleux, puis pastichera la Bible, invoquera Dieu même, à l'usage des âmes pieuses. Comme eût dit KLEMPERER, on est en plein *kitsch*.

Après le politologue TAGUIEFF est venue la linguiste Simone BONNAFOUS, qui s'est aidée de programmes informatiques pour tracer le tableau des attitudes de la presse française vis-à-vis des immigrés aux alentours de 1980 . Même si l'on n'en retient que les journaux d'extrême-droite, principalement *National-Hebdo*, et leurs caractéristiques élémentaires, c'est-à-dire la fréquence des mots-clés, les conclusions confirment bien celles des pages précédentes. Le mot le plus courant et le plus chargé d'affects, d'après sa place dans les discours de cette presse, est le pronom **"nous"**, auquel il faut associer les possessifs **"notre"** et **"nos"**: la première personne du pluriel, explique l'auteur, est **"la forme par laquelle le sujet politique essaie d'échapper à ses responsabilités au profit d'un collectif aux contours mouvants"**. Ce **"nous"** national représente tout le monde sauf... les autres, désignés par **"on"** ou par **"ils, eux"**, c'est-à-dire les autres partis, les hommes politiques, le pouvoir ("l'establishment" précise Le PEN quand il est en veine de distinction), et bien entendu tous ceux qui ne sont pas *"nationaux"*; une façon encore plus commode de les exclure est de manifester son émotion en évoquant les vertus de *"chez nous"*. **Vocabulaire d'appartenance et de ségrégation, aux concepts de base parfaitement malléables**. Ainsi la **"nation"** n'est définie que par des tours de phrases circulaires (la nation c'est l'ensemble des nationaux) ou par des synonymes (le **"peuple"**, terme que la gauche est justement en train d'abandonner). Quant à la **"race"**, non seulement ses contours ne sont jamais précisés (est-elle gauloise, européenne, blanche ?), mais ils sont encore estompés par association avec une langue ou une appartenance religieuse : est-ce prudence, pudeur, ou impuissance théorique?

**Traditionnaliste et révolutionnaire, distingué et vulgaire, ruraliste et technocratique, lyrique et destructeur ... innombrables sont les couples d'épithètes contradictoires dont la conjonction peut qualifier le langage des extrêmes-droites.** On n'en tirera pas nécessairement la conclusion d'une **identité de nature**, qui ferait de la plus récente l'héritière directe des plus anciennes, ou de celles d'allure plus modérée des disciples hypocrites des plus violentes : on sait à quelles impasses, théoriques et pratiques, conduit l'usage abusif du terme de "fascisme".

Mais ce que tous ces mouvements ont eu et ont encore de commun, c'est le bénéfice stratégique que leur offre leur double langage : il leur assure une zone d'influence au-delà de leurs frontières apparentes, il opère par contagion en direction de milieux de la droite modérée, voire au-delà. Déjà Victor KLEMPERER ressentait chaque jour "comme un coup dans la figure" d'entendre dans la bouche de ses compagnons de misère, même des juifs, des fragments tombés de la logomachie officielle, tels que la "germanité fanatique" (entendue dans le bon sens ! ) ou "les intérêts de la communauté *völkisch*". Quarante ans plus tard Simone BONNAFOUS a recueilli dans les journaux du centre et même de la gauche des échos, pas toujours involontaires sans doute, d'un langage qu'ils prétendaient récuser, notamment l'expression révélatrice qui juxtapose "**les Français et les immigrés**", oubliant qu'il y a des immigrés français ....

Concluons avec elle qu'une position officielle de gauche "n'empêche pas l'impensé racisant, nationaliste ou simplement excluant, de faire surface au détour d'une formule".

**Pierre AYÇOBERRY**

Professeur émérite

à l'Université Marc Bloch à Strasbourg

#### **Ouvrages utilisés:**

- Ernst NOLTE, **Le Fascisme dans son époque. T.1 L'Action française**, trad. fr. Julliard 1970 ;
- Gérard MILLER, **Les pousse-au-jour du maréchal Pétain**, Ed. du Seuil 1975;
- Victor KLEMPERER, **LTI. La langue du III<sup>e</sup> Reich**, trad. fr. Albin Michel 1996 (éd. orig. 1947) ;
- J.-P. STERN, **Le Führer et le peuple**, trad. fr. Flammarion 1985 ;
- Philippe BURRIN, **La dérive fasciste. Doriot, Déat, Bergery 1933-1945**, Ed. du Seuil 1986 ;
- Pierre-André TAGUIEFF, "**La métaphysique de Jean-Marie Le Pen**", dans : **Le Front national à découvert**, (sous la direction de Nonna MAIER et Pascal PERRINEAU), Fondation nationale des Sciences politiques 1989 ;
- Simone BONNAFOUS, **L'immigration prise aux mots. Les immigrés dans la presse au tournant des années 80**, Kimé 1991.

Mars-Avril 2003 L n°27

Ref. : Pouvoirs & Religions